

11 JUIN 1984

PAI P₁



CAHIERS
DES

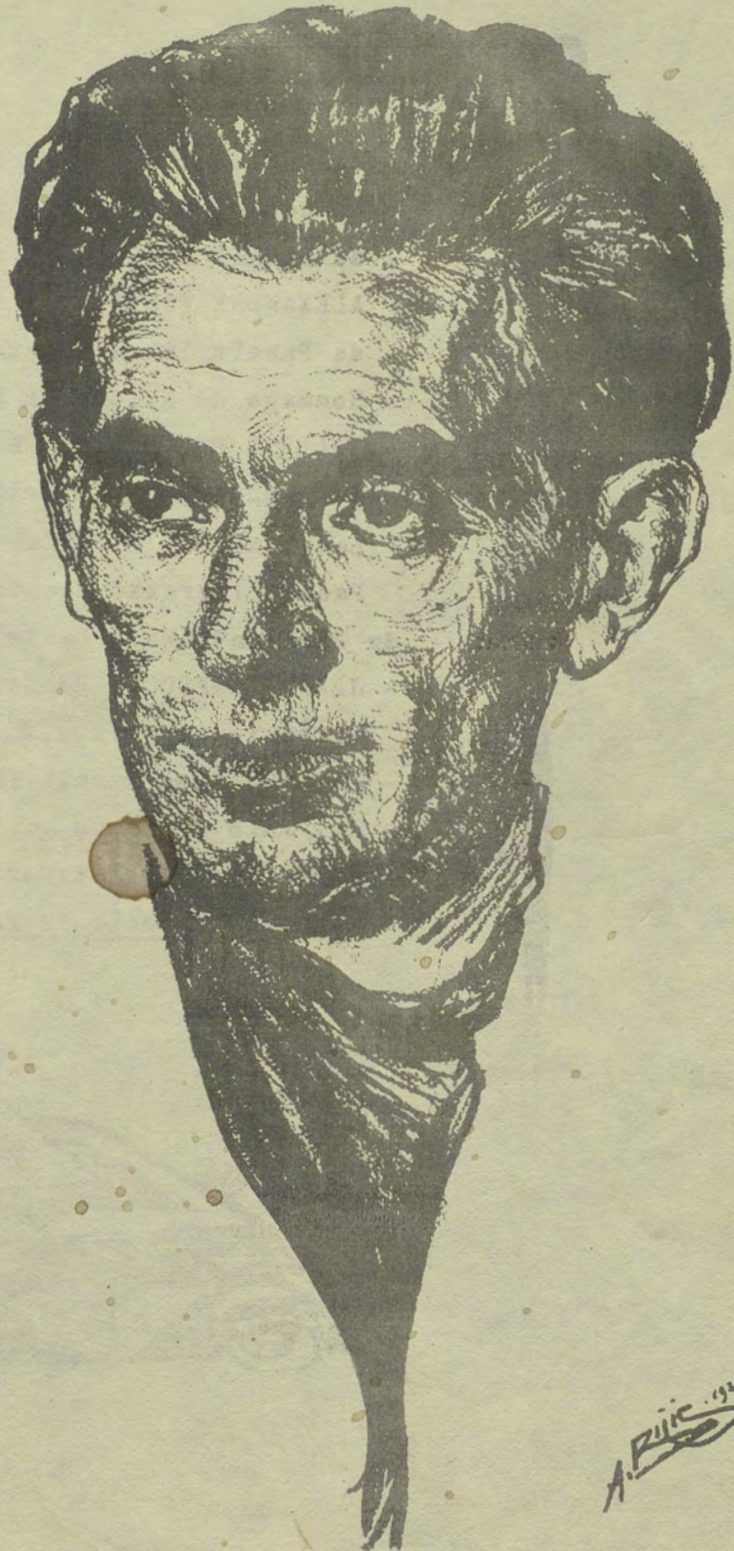
AMIS DE Panait Istrati

2

NUMÉRO II

TRIMESTRIELS NOUVELLE SERIE

AVRIL 1976



LES AMIS DE
PANAIT ISTRATI

(Association 1901)

42, rue du Dr-Santy
26000 Valence. Tél. 43.29.92

A. R. 1976

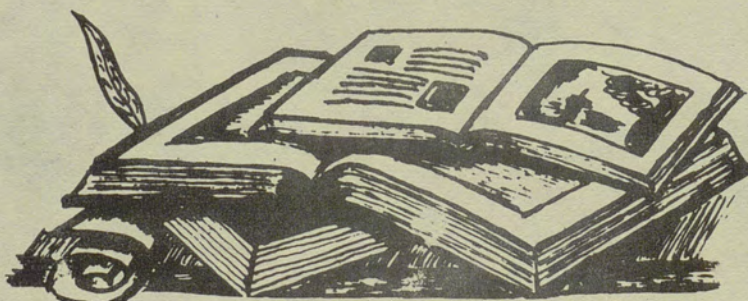
dans ce numéro

avril
1976

2



- MARCEL MERMOZ : Lettre aux lecteurs 3
- Un document inédit : AUTOBIOGRAPHIE
de PANAIT ISTRATI 4
- ALEXANDRE TALEX : La réédition de l'oeuvre
de Panaït Istrati dans le monde16
- Hommage de N.Iorga à Panaït Istrati17
- VALERIU POPOVICI : Panaït Istrati et
la grande grève - Braïla 191018
- La jeunesse juive face à l'oeuvre de
Panaït Istrati: Lecture des "Chardons
du Baragan" (Hany Laufer, Gila Eisenberg-Beigel).20
- JEAN STANESCO : Edouard Raydon, peintre
et écrivain23
- Les Archives Panaït Istrati24
- Aux Amis disparus25
- Nouvelles ... Indiscrétions27
- Monument Panaït Istrati à Braïla26



Lettre aux lecteurs



Nous nous excusons de la parution retardée du numéro 2 des CAHIERS. Des tâches multiples professionnelles et autres ne m'ont pas laissé le temps nécessaire de mener à bien cette tâche.

L'arrivée de Roumanie d'Alexandre Talex, un des derniers amis de Panaft Istrati, a permis de combler le retard. Le numéro 3 est prêt et paraîtra fin septembre. Il sera distribué aux présents de l'Assemblée générale qui aura lieu à Paris, au Collège Coopératif, 7 Avenue Franco-Russe, le jeudi 23 septembre.

Petit à petit, patiemment, nos CAHIERS font leur chemin dans la Presse.

Les abonnés aux CAHIERS arrivent peu à peu. Nous comptons maintenant 261 adhérents. Bien sûr, nous sommes encore loin du but fixé : 500 abonnés. Aussi, c'est un appel pressant aux amis pour recruter, plaquer des abonnements.

Après le numéro 1, nous avons reçu de nombreuses lettres d'encouragement. Des amis ont versé des sommes importantes pour le financement de ces CAHIERS. Nous donnons par ailleurs l'état de la souscription permanente.

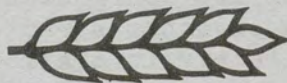
Chaque numéro comportera un inédit de Panaft Istrati.

Dans ce numéro 2 : l'AUTOBIOGRAPHIE de Panaft Istrati. Le numéro 3 contiendra : Le Dossier de la surveillance policière de la Sigourantza envers Panaft Istrati, dans les années 1925-1935.

Ainsi nos CAHIERS apporteront une contribution importante à la connaissance de l'oeuvre et de la vie de Panaft Istrati.

Ecrivez - nous !

Vos critiques et vos remarques nous encouragent à persévérer.



MARCEL MERMOZ

EN BREF

Notre ami Benigno Cacères a soutenu, avec éclat, sa thèse sur "L'HISTOIRE DU CENTRE D'EDUCATION OUVRIERE DU GRENOBLE" (1944-1950), ce qui lui a valu le titre de docteur ès-sciences sociales, décerné par un jury présidé par Robert Escarpit et composé des professeurs Marcel David et Georges Stéphanides.

Ancien charpentier et autodidacte, Benigno Cacères a fondé en 1944 le mouvement "Peuple et culture", étant actuellement le président de cette association. Il est, également, l'auteur apprécié de plusieurs livres sur "Histoire de l'éducation populaire", "Loisirs et travail du Moyen-Age à nos jours", de même qu'une récente oeuvre autobiographique "La rencontre des hommes".

Nous félicitons notre ami, membre dans le Comité d'honneur de notre Association et lui souhaitons de nouveaux succès dans son activité littéraire et scientifique. Nous rappelons que Benigno Cacères a publié aux Editions du Seuil, un ouvrage sur "Les Autodidactes", dans lequel sont consacrées quelques pages à Panaft Istrati.

UN DOCUMENT INÉDIT

AUTOBIOGRAPHIE

Panaït Istrati

Dans la correspondance de Panaït Istrati avec Romain Rolland, il y a une lettre de Nice, datée du 23 mars 1923, extrêmement importante pour sa biographie (1). Elle a été écrite quatre mois avant la parution de "Kyra Kyralina" dans la revue "Europe". Le 19 mars 1923, Romain Rolland lui avait demandé, en vue de la préface promise, "la date de naissance et quelques informations biographiques" pour se renseigner. Panaït envoie sa réponse le 22 mars 1923.

En ce temps-là, sa vie était encore très misérable. "J'ai des pressentiments peu encourageants, disait-il. Mes jours en ce moment sont plus troubles que jamais: déboires financiers, exigences vitales de plus en plus fortes, persécutions intenses de la part des sujets qui réclament le droit à la vie et que je dois refouler, puis absences totales qui me font peur, et par-dessus le marché, une passion bien humaine et bien fréquente chez moi, mais peu conforme à la morale courante et fort dangereuse (2). Avec tous ces visiteurs sur le dos, je n'irai pas bien loin, mais si j'espère vaincre, c'est que les forces me viennent de vous."

C'était la période d'avant sa confirmation comme écrivain, des années de solitude oppressante, de misère humiliante, de doutes sur lui-même et son avenir. Et dans ce tourbillon ahurissant, une seule oasis: l'amitié avec Rolland et ses lettres "rare rayon du soleil, plus cher que celui du ciel."

Le document que nous allons publier est une confession d'une rare sincérité, écrite dans la plus haute tension de l'âme. Non, une fois, il s'arrête, suffoqué par la tendresse de ses souvenirs amers ou par les âpres épreuves endurées durant son vagabondage. Plusieurs de ces souvenirs paraîtront plus tard dans ses livres. En les confrontant, la recherche littéraire pourra établir les éléments strictement autobiographiques dans l'oeuvre de l'écrivain braïlois.

Mais écoutons sa confession, la reconstitution de sa vie entre 1884 et 1923.



Autobiographie

Pourrai-je être bref? Je ne sais pas ce qui sortira de ma plume en m'obligeant ce soir de passer en revue les sept lustres de ma vie, surtout qu'il ne s'agit plus de rêves, mais d'une dure réalité. En tout cas je vous dirai au galop tout ce qui me paraîtra essentiel, et non seulement pour les lignes de Kyra, mais pour tout ce que vous voudrez, peut-être, savoir plus tard sur moi; car il n'y a personne, absolument personne qui me connaisse mieux que vous, pas même Ionesco. Ma vie est faite d'oasis perdues dans un désert inconnu d'autres que moi. (Je vous prie de me croire exempt de toute fausseté.) Choisissez à votre gré:

Je suis né à Braïla, le 24 août (11, ancien style) 1884. J'aurai 39 ans l'été qui vient. Mes papiers ne mentionnent pas le nom d'un père. Ils me déclarent simplement "fils de... et de Zoïtza Istrati, âgée de 29 ans" (3).



Ma mère était de parents paysans (4), et je l'ai connue veuve et pauvre, gagnant sa vie en lavant du linge, en repassant. Jusqu'à l'âge de cinq ans, pour ne pas l'empêcher dans son travail, elle me déposa chez sa mère, à Baldovinesti (5 km de Braïla), campagne riche en plaines de blés, fruits et un peu de vigne, où j'ai ouvert les yeux. Puis je commence à connaître près d'elle les migrations semestrielles d'un quartier de la ville à un autre, l'un plus pauvre que l'autre, ainsi que les crevasses de ses mains brûlées par la soude. De la misère qui s'ouvre à mes yeux, autour de moi, je ne connais rien dans notre ménage: toujours deux chambres, proprement entretenues, toujours décemment habillés et suffisamment nourris. Jamais de dettes. Brioches et oeufs rouges à Pâques, porc à Noël, jouets de temps en temps. Défense amicale d'aller jouer dans la rue: -"Si tu déchires tes habits, ou casses un carreau aux voisins, ou blesses et te fais bles-



ser, j'en mourrai de chagrin et tu resteras seul au monde". Je n'ai jamais contrevenu à ses désirs, et nous sommes restés amis jusqu'à notre séparation. Punitioms corporelles et blasphèmes ne me sont connus que par les voisins. Elle ne savait ni lire ni écrire, et n'avait aucun vice. Cela va ainsi jusqu'à l'âge de sept ans, quand je vais à l'école (4), suis écolier presque sage et médiocre, et finis mes quatre classes d'enseignement primaire obligatoire (5).

Ah, que je suis incorrigible! Permettez-moi de vous raconter succinctement deux faits importants de cette première époque de ma vie, et qui m'ont révélé ma nature humaine d'une façon inoubliable. Le premier, j'avais six ans. Un homme, gros et fort, apparaît dans notre maison (6). Il n'est pas beau, étant signé de vérole, mais bien habillé et très bon. Il me prend en voiture et m'habille des pieds à la tête, et dépense beaucoup chez nous en y apportant de fort bonnes choses à manger et à boire. Il chante et fait chanter ma mère. Ils sont gais. Nous voyageons à Galatz par le bateau et cela me réjouit jusqu'à l'évanouissement. Nous nous photographions, lui assis; ma mère, debout et raide; moi, un doigt dans un livre, me tenant à genoux sur un tabouret et la nuque prise dans une tenaille. Je suis très content, mais quelques mois après je m'aperçois que ma mère pleure souvent et l'homme crie fort ... Enfin j'entends maman lui dire: -"Vous êtes marié, allez chez votre femme!" Puis cela se remet; et voici qu'un soir d'hiver, dans la maison de grand'mère, au hameau, pendant que je m'amuse sur le poêle et que devant moi un gros festin se déroule, avec des chants et des danses, un formidable scandale éclate soudain. Je ne vois plus que des hommes qui se prennent à la gorge et des femmes qui fuient dehors, dans la neige, et erient, - mais je vois surtout l'homme que j'aimais, empoignant ma mère par les cheveux, la traînant dans un coin de la chambre et arrachant de dessus la poutre de plafond un énorme couteau. Il est prêt à la frapper; il lui crie: -"Fais-toi le signe de la croix!". Alors je lance un cri déchirant et saute du poêle sur la table, qui se renverse. Les agresseurs s'arrêtent, électrisés, et au même moment l'oncle Anghel, convive présent, soulève un pot

de cinq litres de vin en terre cuite, et brise la tête de celui qui voulait tuer ma mère et que j'aimais bien. Suit un long brouhaha; des cris de paix; tout le monde parle; les femmes rentrent de dehors glacées; on se jette au cou les uns des autres; on s'embrasse; on débarrasse la chambre en un clin d'oeil et on entame une sarabande sans pareille (7). Remonté sur le poêle et prêt à m'endormir, je me suis demandé, ce soir-là, en voyant l'oncle Anghel engagé dans un tchéardash vertigineux avec l'homme à la figure ensanglantée, - pourquoi lui a-t-il cassé la tête et pourquoi dansait-il avec lui un moment après? La réponse, je ne l'ai eue que vingt ans après, en la lui demandant sur son lit d'agonie, où il était, depuis trois ans, paralytique et rongé par les vers. Si je ne meurs pas, vous la lirez dans "Mort de l'oncle Anghel", qui me tracasse tous les jours sur la Promenade.

Au second fait, je renonce. Je sors du cadre que vous m'avez assigné. (Ah, si vous saviez comme je souffre en ce moment).

FIN D'ENFANCE

PREMIERS PAS DANS LA VIE



De 12 à 17 ans, je passe ma vie à Braïla et les environs, jusqu'à 20 km à la ronde. Une seule fois je pousse jusqu'à 10 km au-delà de Galatz, en voulant travailler à la campagne, mais les gerbes de blé sont trop lourdes pour mes 14 ans, et je reviens à la maison plein de poux et défaillant. Garçon de cabaret et d'épicerie, pâtissier avec Kir Nicolas -(où j'ai dit peu de choses; vous ne m'aviez pas encore dit alors d'avoir confiance en mon instinct, et je me suis retenu) (8); apprenti mécanicien aux docks de l'Etat (mis à la porte pour vol, deux ans après, ce qui faillit tuer ma mère); apprenti serrurier et chaudronnier; apprenti pêcheur (rêve et bonheur!) (9); apprenti à une fabrique de cordages (j'ai failli me pendre). Enfin, dérive, cent métiers, nulle stabilité, désolation pour ma mère. (Oh, mon ami, je défaille! Grâce!).

17-22 ans: départ à Bucarest avec Mikhaïl. Domestique, valet d'étage, agent dans un bureau de placement, domestique d'hôpital aux maladies vénériennes, je ne sais quoi encore. Contact avec le mouvement socialiste. Adeptes ardents. Divergence de vues et conflit avec Mikhaïl, qui s'en va en Mandchourie. Misère, famine, manque d'abri, poux, mégots. Départ (seul) pour Giurgiu, port danubien. Déchargeur de wagons de sel. Misère atroce. Faim inouïe. (Couché dans une baraque à moitié couverte, par un gel de 25 degrés, sans couverture, sans matelas, sur la paille. Tous les deux ou trois jours, un peu de pain avec du thé par la pitié des Arméniens. Que Dieu leur vienne en aide! Comment ne suis-je pas mort?) (10) Ramené à la maison par ma mère. (Pitié! Je ne peux plus continuer ce soir!).



Le 23 mars, matin

(Mon ami, vous mourrez de chagrin si vous saviez ce que j'ai souffert hier soir. Pourquoi n'ai-je pas expiré sous le coup donné ici, il y a deux ans?).

Je continue:



(17-22 ans): retour à Braïla. Apprenti peintre. Heureux. Vie digne. Mère heureuse. Amour malheureux. (Anette se marie). Lamentations. Arrivée de Mikhaïl. Fraternité, joie! Départ nouveau pour Bucarest. Ouvrier peintre. Femmes et conflits. Départ pour Sinaïa. (Sotir). Retour à Bucarest (accompagné d'une prostituée que je tire d'un bordel). 1905 - Révolution russe. Enthousiasme. Bataille dans les rues. Petit militant. Retour forcé à Braïla pour aventure amoureuse. Juge d'instruction. Service militaire (un mois de caserne et dispensé) (11). Nouveau départ pour Bucarest, mais Mikhaïl est à Constantza, il

part pour l'Egypte! Cris, douleur! Et retour à Braïla, juste pour mettre la mère les yeux sur le feu pour me laisser aller rejoindre Mikhaïl au Caire. (1906) Condamnation de prison pour "enlèvement de mineure" (une petite putain). Départ pour le Caire! (12)



(22-24 ans): Alexandrie-Le Caire et retour, puis séparation de Mikhaïl qui s'en va (touché par un chagrin que j'ignore) devenir moine au Mont-Athos, séparation dans le port du Pirée. Je me jette sans billet dans un bateau des Messageries Maritimes, (Saghalin ou Shagalin), pour aller à Marseille, mais je suis découvert, couvert de honte devant 400 émigrés et jeté à Naples. Un mois de misère noire, où je couche dehors et mange de la salade pendant six jours, mais je vois des musées, Pompéi et Herculanium. Désespéré, je me cache dans un bateau allemand (Hohenzollern, Nordeutcherloyd), luxueux et généreux; je suis découvert par le personnel, suis caché, nourri et transporté "diretissimo da Napoli à Alexandria!". Je leur laisse ma canne en souvenir, seul débris sauvé du naufrage de Naples. Misère à Alexandrie et propositions séduisantes de devenir... maquereau! Merci! Peintre, domestique, distributeur d'affiches et homme-sandwich. (Je gardais une lanterne, place d'Esbékiah, portant une indication lumineuse: Cinéma Mignon! et conversais avec les grues, mais pas celles de Sotir!). Vie riche en misère et événements. Départ pour Port-Saïd (essai d'aller en Inde), Jaffa, Beyrouth et Liban. Querelle avec mon patron et départ brusque au milieu de la nuit de Ghazir, quand je m'égare dans les montagnes. Enfin Damas, le Damas riche en souvenirs. Je suis peintre d'enseignes (borgne empereur dans le pays d'aveugles!), choyé par les Arabes, ce qui me fait allonger le nez vers leurs femmes et je risque d'être pris moi-même pour une chose de harem. Je m'amourache d'une actrice de pantomime, je deviens

prince muet et bourreau inoffensif, je gagne deux bechliks la soirée (1 fr. 05 cts.), je mange chez le Consul russe et suis débarqué pitoyablement à Beyrouth. Nouveau voyage au Liban, pour retrouver un ami, vieux d'âge, jeune de tempérament, bon peintre et père malheureux (sa fille était prostituée dans la région) (13). Avec lui je passe un hiver chez Set-Amra, où nous crevons de faim, fumons des narguilés et nous nourrissons d'espoirs (lui, il voulait épouser la pauvre Arabe paralysée de rhumatismes; moi, j'espérais marier sa fille qui était au... Vénézuéla). Ma mère et Mikhaïl, qui est près d'elle, m'envoient de l'argent pour rentrer à la maison. J'annonce mon départ par tel bateau partant à telle date de Beyrouth, mais je dépense l'argent et le bateau part avec ma lettre qui les avertit de ma gaffe. Heureusement, car il se perd en mer, corps et biens. Je ne sais rien du naufrage, mais Mikhaïl qui lit les journaux au thé apprend la catastrophe, trompe la mère avec des espoirs et fait sa valise. Pour plus de sûreté, il écrit à mon adresse, et je réponds que je suis en train de me marier, (maintenant) avec une juive arabe! Joie à la maison, nouvel argent de retour et retour à la maison au printemps 1908.



(24-25 ans): militant socialiste dans ma ville, pendant l'été, - départ en Egypte avec Mikhaïl en automne. Autre misère. Des hommes, des faits. Printemps 1909, Mikhaïl, phtisie galopante, part pour la Russie, et je le suis. En juin: séparation à jamais au débarcadère de Braïla! Seul! (14)

(25-27 ans): travail de peinture, activité socialiste dilettante. Tentatives fréquentes de la part de ma mère de me marier. Refus de ma part. Départ pour Bucarest. Collaborateur au journal du mouvement (15). Grosse bagarre pour Rakovski (décrite dans l'Humanité de mai 1922). Nostal-

PARIS



gie pour l'Egypte. L'ami me fait verser des larmes. Drame avec un ami révolutionnaire, forte personnalité, que je fais venir en Egypte pour soigner sa poitrine et qui meurt (16). Guerre italo-turque et balkanique qui me fait crever de faim au pied d'Acropolis et au Pirée. (Riches événements). Retour dans le pays. Le congrès socialiste en 1912, sur la proposition de Rakovski - bien que je sois un mauvais cotisant - me nomme administrateur de l'Editure socialiste, puis rédacteur, puis secrétaire du syndicat du port de Braïla, mais je passe par tous ces postes comme le chat dans l'eau, et le 25 décembre 1913 je descends, enfin, dans ce Paris tant désiré. Connaissance avec Ionesco, qui devient amitié en trois jours. Paris visité en quatre mois, je m'ennuie et je le quitte (17). Je rentre à Braïla, je fais une association de peintres en bâtiment, puis une ferme de cochons. Et la Grande Guerre éclate. Je me brouille avec le Centre socialiste, me trouvant trop à gauche. Je me marie légitimement en 1915 avec Janette Maltus, juive intelligente et orateur socialiste de meetings, mais peu apte à élever des cochons. Ménage infernal, et non seulement de sa faute. Et voici arrivé le terrible jour quand, le 30 mars 1916, j'embrasse pour la dernière fois ma mère, abandonne ma femme et passe en Suisse deux jours après!



30-33 ans : Je descends à Leysin pour soigner ma poitrine, sérieusement atteinte (après l'avoir été une première fois en 1911). Trois mois de repos complet, lectures assidues des classiques français à l'aide d'un dictionnaire et puis déchaînement de passion amoureuse qui me réduit à la misère (18). Je fais la peinture dans les chalets et sanatorium, domestique, manoeuvre terrassier, manoeuvre spécialisé à Genève chez Picard-Pictet, peintre nomade

à travers les Cantons suisses, conducteur de tracteur à labourer. Partout je traîne des livres, parfois un piano, et toujours une belle femme.



33-37 ans. Trois événements secouent mon être dans ses bases. En janvier 1919, malade au sanatorium Sylvana sur Lausanne, un journaliste suisse-allemand me révèle l'oeuvre de Romain Rolland, dont je ne me doutais guère, et quatre mois plus tard je la connais aux trois-quarts. Seul, abandonné, déçu de l'amitié et de l'art, épuisé et incapable de tout effort nouveau, malade, je découvre soudain un ami

chaud qui parle, dans une langue nouvelle, droit à mon coeur. Je le sens derrière chaque page et j'apprends qu'il est près de moi. Je lui écris: la lettre me revient avec "parti sans adresse". Je décide d'attendre (19). Mais, peu avant avril 1919, en rentrant un soir à la maison, une carte postale de ma ville m'apprend que ma mère est morte! Le seul pilier qui me soutenait encore tombe, mais un autre se levait, et ici c'est le premier salut qui me vient de l'oeuvre de Romain Rolland: j'étais en train de le lire, je finissais Jean-Christophe, je me trouvais aux pages où la vie du héros devenait entièrement la mienne, et alors son désir de lutter et de vaincre devient mon propre désir. L'impossibilité d'avoir une réponse de l'auteur me fut très douloureuse, mais son oeuvre suffit pour faire un divertissement à mon idée de suicide: je ne croyais plus en rien; et ma propre personne, drôlement constituée d'un primitif désir d'apprendre et d'aimer tout ce qui est beau, et en même temps dévastée par des passions qui me jetaient souvent dans le boue, m'était devenue insupportable. Mais Christophe m'apprit que là où tout finit, il y a quelque chose qui commence encore. Et je soulève ma croix et marche de nouveau... Mais chancelant! Deux ans de chemin très dur; autre femme, autres malheurs, autres déceptions amicales (à Paris 1920) et enfin, le 3 janvier 1921, à Nice, dépité de 25 ans de luttes avec la vie, j'essaie de me donner la mort (20). Je ne réussis qu'à me paralyser le dessous du menton. (En sortant de l'hôpital, je deviens photographe. Je me brise deux doigts en juin 1921). Mais le



sang versé m'apporte la première lettre de Romain Rolland (21), qui me parle, cette fois-ci, directement et sur un ton prophétique. Je pourrais tout oublier de ses lettres, mais jamais cette phrase qui m'est la plus chère de toutes: "J'y vois luire par éclairs le feu divin de l'Âme!". C'était tout ce que j'avais demandé à la vie de me reconnaître! Puis, une année plus tard, - dans un moment de stimulante révolte, - il me dit encore, bien durement: "Je n'attends pas de vous des lettres exaltées. J'attends l'oeuvre! Réalisez l'oeuvre, plus essentielle que vous, plus durable que vous, dont vous êtes la gousse". (Je cite de mémoire). Et alors je me suis mis à fouiller dans mon passé. Ce que j'ai trouvé jusqu'à présent on peut le voir aujourd'hui, grâce à l'aide matérielle de Ionesco, mais ce dont je suis le plus fier, - chaudement, noblement fier - , c'est de m'entendre appeler ami par un Romain Rolland; cela, je ne l'avais pas demandé à la vie en partant dans le monde. Et je tiens féroce-ment à le conserver!



Aujourd'hui, mon ami, j'espère et je lutte encore assez durement. Mais, sincèrement parlant, je ne crois pas être fait pour la vertu, ni pour l'apostolat. C'est vrai que j'avance en âge, mais de forts besoins me poussent à exiger de la vie un tout petit morceau de meilleure qualité, tant que j'ai encore des dents, des yeux et des sens passablement solides. Je ne peux plus fumer des mégots, comme autrefois, ni manger trois portions de ... salade nue en 24 heures, comme à Naples, et six jours de suite (22). C'est vrai encore que mon bon frère Ionesco m'offre toujours un plat et un lit chez lui (23), si je veux continuer d'écrire, mais je n'aime pas être le pensionnaire de personne. Par moi-même? Quoi? Langueur. Et je voudrais vivre un peu aujourd'hui, non pas demain. Je n'ai jamais rien laissé pour demain, sauf le paiement de mes dettes!

Vous m'apprenez que la revue "Europe" n'est pas l'oeuvre personnelle et coûteuse de vos amis, comme je pensais, mais l'affaire d'un marchand de littérature. Ça c'est autre chose, et je ne cède rien aux marchands. Voulez-vous, en ce cas, être assez bon pour lui proposer de me donner un acompte sur mon avenir! A ce qu'il paraît, j'aurai un avenir brillant (?!), mais j'aime mieux le présent: eh bien, voudra-t-il, ce monsieur, m'avancer le moyen de pouvoï: écrire au moins ce qui me tracasse le plus, sinon la suite d'Adrien? Le meilleur, sinon le tout. Je signe tout ce que vous voudrez. Vous m'avez pris sur les épaules: portez-moi encore un bout, et que Dieu vous donne des jambes solides! Vous en avez toujours porté.

Mais au cas où je vous dis des bêtises en ce moment, je vous prie de m'excuser et d'oublier ma bassesse! Je suis fort malheureux d'être si dépourvu d'argent (la photo est tombée: vent, pluie, ciel gris, point de clients et trop de photographes), et encore plus de ne pouvoir dormir par la faute des hautes voix qui hurlent dans ma tête. C'est un peu l'histoire de l'Apprenti sorcier.

Ne vous deviens-je vraiment pas trop lourd?

Je vous embrasse les mains, comme un pêcheur, à vous, à Monsieur Rolland père et à Mademoiselle Rolland.

Votre,

Panaït Istrati

Dans le numéro 3
des "CAHIERS"
un texte capital :
**LE DOSSIER
de
PANAIT
ISTRATI
à la
SIGOURANZA**

- fameuse
police secrète
de Carol II -

NOTES

(1) Une traduction roumaine de ce texte, annoncé, a paru en Roumanie dans la revue "Rameaux", Craïva, le 25 février 1972. L'original se trouve aux Fonds Romain Rolland.

(2) Connaissance et passion amoureuse pour Anna Munsch, avec laquelle il se mariera, un an après.

(3) L'acte de naissance mentionne:

Vendredi 10 août 1884, 7 heures du matin. Zoïtza n'a pas été mariée avec Gherassim Valsamis, contrebandier. Il figure sur l'acte de naissance de Panaït comme témoin, habitant "dans la même maison avec la mère du nouveau-né". Le calendrier grégorien (le nouveau style) a été introduit en Roumanie en octobre 1924.

(4) Stoïka et Nédéléa Istrati, originaires de Baldovinesti. Ils ont eu 4 enfants: Zoïtza, Anghel, Antonia et Dimi.

(5) L'école primaire n° 3 de Braïla, entre les années 1891 et 1896; il a redoublé la première classe.

(6) Nicolas Tchernéa, marchand de poisson.

(7) Cet épisode, avec de petites modifications, figure dans "Oncle Anghel", première partie.

(8) Allusion au manuscrit écrit à Hautil, en 1922 et où figurait Kir Nicolas.

(9) Voir Les Chercheurs de Foi: Dans les Docks de Braïla, manuscrit inachevé, écrit en juin 1929.

(10) Voir Le Bureau de Placement et Sarkiss.

(11) Voir La Mort d'Oncle Anghel.

(12) Six fois il est revenu en Egypte et au Liban, son rêve méditerranéen étant évoqué dans ses livres Méditerranée, Lever et Coucher du Soleil.

(13) Moussa

(14) Voir La Mort de Mikhaïl, dans le volume Méditerranée, Coucher du Soleil.

(15) La Roumanie ouvrière.

(16) Etienne Ghéorghiu, grand révolutionnaire d'avant la première guerre mondiale.

(17) Voir l'article: Lettres de Paris, publié in "La Roumanie ouvrière", le 16 janvier 1914. Il visite les musées, le mur des Fédérés et assiste aux funérailles d'Eugène Fournière, où il connaît et écoute Jean Jaurès.

(18) Voir l'interview Une heure avec Panaït Istrati, in "Les Nouvelles Littéraires", le 1er Octobre 1927.

(19) Voir Les trois phases de mon Romain Rolland, dans "Liber Amicorum" (Les cahiers I, janvier 1976)

(20) Le 1er Janvier 1921, il écrit Dernières paroles..., destinées à Romain Rolland, où il fait un bilan de sa vie et donne les raisons qui l'ont mené au suicide. Cette confession a été donnée à Rolland, à l'occasion de leur première rencontre à Villeneuve, octobre-novembre 1922.



LA REEDITION DE L'OEUVRE DE PANAIT ISTRATI DANS LE MONDE

" Voici, que reviennent au jour les chefs-d'oeuvres d'un vagabond roumain ". Avec ces mots notre président d'honneur, l'académicien Joseph Kessel, saluait en 1968 la réédition de l'oeuvre de Panaït Istrati par Gallimard. La presse française a marqué l'évènement avec de nombreux articles (Kléber Haedens, André Billy, Jean Vagne, Guy Le Clec'h, Jean-Louis Bory, André Stil etc), qui ont souligné la force et l'éclat de cette oeuvre "qui a encore quelque choses à dire aux lecteurs", par son message éternellement humain.

Mais l'oeuvre de Panaït Istrati est revenu au jour dans presque tous les pays de l'Europe, imposée au public et aux éditeurs par sa valeur intrinsèque et par l'amour pour son auteur, -amour pérenne et contagieux, transmis de génération en génération.

Par exemple : dans les trois dernières années, l'oeuvre d'Istrati a connu les suivantes rééditions dans des divers pays :

ALLEMAGNE DE L'EST : Kyra Kyralina (Berlin, 1975).

CUBA : Kyra Kyralina ; Codine ; Mikhaïl (Havane, 1974 et 1975).

ESPAGNE : Les Chardons du Baragan ; Mikhaïl et d'autres récits (Barcelone, 1973).

HONGRIE : Kyra Kyralina ; Codine ; Les Chardons du Baragan (Budapest, 1975).

ROUMANIE : Oeuvres choisies. Edition bilingue, tome VI (Bucarest, 1976). Sous-
presse : tome VII.

SUEDE : Kyra Kyralina ; Oncle Anghel (Stokholm, 1974). Sous-
presse : Les Chardons du Baragan (Editions Coekelberg).

SUISSE : Les Chardons du Baragan (Genève, 1974).

TCHÉCOSLOVAQUIE : Les Haïdoucs ; Domnitza de Snagov (Prague, 1974) ; Les Chardons du Baragan (Prague, 1975).

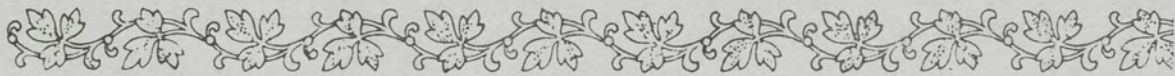
TURQUIE : Le Bureau de Placement (Istanbul, 1974).

Mais le vif intérêt provoqué par l'oeuvre de Panaït Istrati se reflète également dans la recherche littéraire. En Roumanie, par exemple, elle est devenue sujet de thèse aux examens de licence ou doctorat ès lettres.

Lentement, mais à pas sûrs, on rend justice à un auteur et à une oeuvre, de dimensions universelles, ensevelis jusqu'aujourd'hui dans un silence, également universel, dirigé et imposé par ceux qui le punissaient d'avoir osé écrire "Vers l'autre flamme".

Mais contre la vérité, la calomnie est impuissante. Tôt ou tard, elle éclatera telle la foudre !

ALEXANDRE TALEX

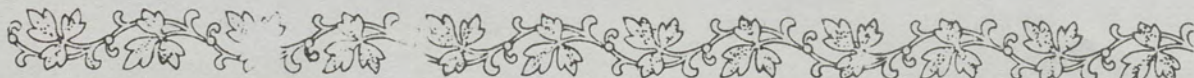


- SUITE DE LA PAGE 15 -

(21) La première lettre de Rolland est datée du 15 janvier 1921. Il l'a reçue à Nice, 9 rue Marceau.

(22) Voir Direttissimo, dans le volume Le pêcheur déponges.

(23) 24 rue du Colisée où il a écrit "Kyra Kyralina".



HOMMAGE DE N. IORGA À PANAIT ISTRATI



Nombreux sont ceux qui à l'occasion de la mort de Panaït Istrati, lui ont rendu hommage. La presse quotidienne et littéraire de ce temps-là lui a consacré de longs articles et même des pages entières.

En France, les éloges funéraires, parus en Roumanie, sont inconnus en raison des difficultés de diffusion de la langue de ce pays chez nous. Parmi les personnalités qui ont honoré le souvenir d'Istrati, on cite le professeur et l'historien NICOLAS IORGA, savant de renommée européenne et qui fut assassiné par une bande de la Garde de Fer, en automne 1940.

C'est notre ami N.A. Gheorghiu qui nous adresse pour publication "cette belle page que l'historien roumain, également journaliste, a consacré à la mémoire de Panaït Istrati", parue dans le journal "La Nation Roumaine", du 18 avril 1935.

La beauté de cette page témoigne de l'esprit d'objectivité parfaite du grand savant roumain qui avait contesté la valeur littéraire d'Istrati à ses débuts, ce qui lui a valu une violente "Lettre ouverte" de ce dernier.

Mais en face de la vérité, les passions personnelles s'oublient. Et NICOLAS IORGA a donné, au sujet de Panaït Istrati, l'un de plus beaux exemples.

La traduction française du texte roumain appartient à notre ami N.A. Gheorghiu, ce dont nous le remercions.

L'HOMME QUI EST RENTRE CHEZ LUI : PANAIT ISTRATI

Quels secrets insaisissables enveloppent cette pauvre existence humaine ? De quelles profondeurs infinies viennent nos appels et nos démarches ? Et combien impuissante est même l'intelligence la plus acérée, la fermeté la plus âpre face à leur magie impérative !

Ce fut ainsi avec celui qui, impétueux dans le combat, défiant l'opinion publique, abandonnant des pays et renversant le monde avec la vigueur d'un réel talent qui ensorcelait justement par l'absence de ce que confère - et de ce que détruit - cette culture générale dont le sort l'avait privé, et qui, passé à travers tout le concert des louanges et pétri à travers toutes les tempêtes des luttes sociales, vanté outre mesure et bafoué avec cruauté, est aujourd'hui " le serf de Dieu, Ghérassim ", à qui on va chanter dans l'église la parabole " de la brebis égarée ". (1)

Panaït Istrati a voulu être ailleurs que dans son monde, dans son pays, au sein duquel il reste maintenant se reposer. L'illusion tentatrice du dragon de la révolte l'a saisi, l'a tourné dans l'air, l'a projeté jusqu'à des cimes où personne des nôtres ne s'est hissé. Le fougueux Ionien qui fut son père l'a précipité dans des tempêtes comme celles que son peuple a affrontées sur les eaux. Mais notre paysanne, sa mère, l'a appelé un jour auprès d'elle et, malade, écrasé par la gloire, il est revenu chez elle.

Il a languit ici, il a fermé ses yeux ici - et elle l'attend maintenant, ainsi qu'elle a voulu de sa tombe, près d'elle, au cimetière Saint-Constantin de Braïla.

Héros des grandes aventures en tout domaine, ce que vous attend, - c'est cela.

N. IORGA

(1) Panaït Istrati a été enterré sans service religieux, conformément à son testament. Donc la supposition de N. IORGA n'a pas été réelle : personne ne lui a chanté dans une église la parabole "de la brebis égarée".

Les journaux roumains, qui publient ses funérailles, font mention de la présence de l'oncle Dimi Istrati qui criait au cimetière :

- " Où sont les popes ? Où sont les popes ? On ne va pas enterrer mon neveu comme un chien ! "...

Le monument funéraire de Panaït Istrati se trouve au cimetière Bellu, de Bucarest, où ont été apportés les ossements de sa mère.

PANAÏT ISTRATI et la grande grève BRAÏLA - 1910



Le premier contact de Panaït Istrati avec le mouvement ouvrier roumain date de l'année 1905, quand il participe à un meeting socialiste de solidarité avec la Révolution Russe et de protestations contre l'emprisonnement de Maxime Gorki. Dans la bagarre avec la police bucarestoise, il fait son baptême révolutionnaire.

Son arrivée à Bucarest en 1904 et son "engagement" au Bureau de placement marquent ses premiers pas parmi les socialistes, ses premières connaissances et amitiés révolutionnaires : Alékou Constantinesco, Stefan Gheorghiu, Georges Cristesco et Christian Rakovski. L'année 1907 c'est son début comme journaliste, dans les pages du journal "La Roumanie ouvrière", -activité intense (articles, pamphlets et reportages), déployée jusqu'en 1916. Premiers récits littéraires lui paraissent dans "Le Calendrier du Travail". (1912)

Mais son rôle dans le mouvement socialiste a été toujours celui "d'un dilettante chaud, parfois impétueux". "Pour moi-disait-il, -toute la vie se résume dans le mot sentiment. Aussi, ne me suis-je attaché qu'aux seuls militants qui faisaient de l'amitié la plus vivante des religions. De la doctrine, je m'en moque".

Les pages qui suivent, reconstituent le rôle de ce dilettante, chaud et parfois impétueux, dans les années 1909-1910, caractérisées par des remous sociaux à Braïla. A ce temps-là, Panaït Istrati était secrétaire du premier Syndicat des ouvriers portuaires de Roumanie.

Nous devons cette évocation à notre ami VALERIU POPOVICI, journaliste roumain, établi à Braïla depuis une trentaine d'années, admirateur passionné de Panaït Istrati comme homme et comme écrivain :

Comme autrefois la maison entrecoupant la rue Etienne Le Grand et la Quarantaine, à Braïla, n'a pas un aspect imposant. Quelques petites chambres à dimensions réduites, une porte toujours fermée, le passé glacé à son âge. Une plaque attire l'attention du passant: "Dans cette maison était le siège du Syndicat des ouvriers portuaires, le centre des grèves qui eurent lieu dans l'année 1910 et auxquelles ont pris part: Stefan Gheorghiu, Stefan Grigoriu, Gheorghe Cristescu, Alecu Constantinescu, Panaït Istrati, N.D. Cocea et d'autres conducteurs des mouvements grévistes".

Le cinquième sur la liste c'est notre fameux écrivain, découvert 10 ans après par Romain Rolland. Connaît-on le rôle d'Istrati dans ces grèves? Sait-on que sa participation d'autrefois au mouvement ouvrier roumain lui arracha les plus retentissants cris ?

Cela on ne peut pas le fausser, le travestir, l'ignorer !

... Les ouvriers braïlotes étaient bien organisés à l'époque: équipes de travail, chefs d'équipes, entrepreneurs. A ce temps-là il était beaucoup à travailler car Braïla était le dernier port danubien pour le transport des marchandises par la Mer Noire, venant de presque tous les pays du monde. Ils avaient un syndicat, fondé en 1909 par l'initiative de Stefan Grigoriu. Ils étaient courageux, nullement disposé à s'incliner devant les forces des commerçants et armateurs, détenteurs de l'argent.

L'argent, le profit, organisait et désorganisait tout notamment leur existence toujours sordide, mal payée, toujours incertaine du lendemain.

Les ouvriers braïlotes, lorsqu'ils travaillaient en équipes, ils étaient conduits par une sorte de tyrans qu'ils nommaient "vatafi". Violents, ivrognes, choisis par les patrons pour leur force et bêtise, ils imposaient toujours leur loi. Ils engageaient et annulaient les contrats, dédaignant l'intervention du Syndicat. Aux plus difficiles, ils alourdissaient les conditions du travail, les obligeant à porter le fardeau à une distance toujours plus grande pour le même gain, sinon le renvoi. Le transport des marchandises s'allongeait à leur intérêt et l'opération se faisait à l'épaule, détruisant même les plus forts.

Les "vatafi" ne travaillaient guère, occupés par les transactions avec les commerçants et l'engagement du personnel dans les bistrotts du port où ils faisaient leurs interminables beuveries. Amuseurs, cyniques, ils avaient toujours be-

soin d'argent. Puissant et unis, ils ne toléraient aucune rébellion et l'ouvrier pourchassé par eux ne trouvait à travailler nulle part.

Le Syndicat était intervenu vainement. Dans un manifeste, adressé aux patrons, il les demandait de recevoir "les hommes mis à votre disposition gratuitement pour exécuter VOS ORDRES sur la distribution des céréales". C'était un appel contre le rôle intermédiaire des vatafi qui partageaient les lieux de travail à leur gré, pour leur profit. Ils appauvrirent ainsi les ouvriers et ruinaient les commerçants, retenant l'argent qui s'amenuisait parmi leurs doigts avides, dédaignant tout respect humain.

Complices avec les cabaretiers, les vatafi retenaient aux jours de paiement des avances à leur gré, même leur bombance à jour, pour leur "peine" d'obtenir les bons lieux de travail. C'était une exploitation extrêmement excessive. C'était assez pour enrager le cœur d'Istrati qui se mêlait parmi les pauvres appauvris. Ses reportages dans le journal "La Roumanie ouvrière", dévoilèrent avec rage l'iniquité criante au ciel : "Je mettrai au fer rouge le sceau de l'infamie". (Voir son livre de plus tard: LA MAISON THURINGER).

Réunions, articles incendiaires, interruption de travail, n'aboutirent à rien.

Février 1910 : deux mille ouvriers en grève et le 27 mai 1910, dix mille ouvriers décrètent la grève générale, considérée par Panaft Istrati "peut-être la grève la plus grandiose qui ait jamais connue la Roumanie".

La grève éclata de plus belle : nombreux travailleurs des usines de la ville s'entremêlèrent, solidaires avec les revendications des ouvriers du port.

C'était la première fois que Panaft Istrati voyait telle masse humaine touchée par le fer rouge de l'injustice. Au diable les belles paroles...

" L'homme sincère - avouait-il dans un article -, pénétré de justes enseignements, d'idéal qui lui est cher, se sent fort et ses paroles pénètrent au fond de l'âme sans le luxe des paroles figiolées ".

Mais la grève échoue ...

Panaft Istrati fut menacé par le chef de la police braïloise qu'à "la première occasion où il pourra l'épingler, il ne le laissera pas échapper vivant".

Resté sans conducteurs, sans moyens d'existence, sans avoir de quoi nourrir leur enfants, les grévistes cessèrent la grève, après dix-huit jours de résistance... Les organes de sûreté " volaient dans la nuit les couverts argentés et le jour perquisitionnaient les travailleurs, les arrêtaient, les battaient ... confisquant les brochures, les livres, les journaux, les registres et les fonds des syndicaux ".

Stefan Gheorghiu et Panaft Istrati ont été ceux qui ont organisé et conduit cette grève. Tous les deux ont été arrêtés et expulsés de la ville.

Panaft Istrati tira du mouvement ouvrier de 1910 les plus aigus cris d'alerte. Il a écrit un violent article dans le quotidien bucarestois " Adevarul " (La Vérité), disant entre autres : " Les ouvriers n'ont pas repris leur travail la tête basse. Non ! Eux, leurs conducteurs savent être sublimes, même lorsqu'ils sont vaincus, car ils sont fermement convaincus de leur bon droit et la justice confirme à être de leur côté. Leur cas est celui des noirs du Nord de l'Afrique : les Boers sont tombés ; vive les Boers ! ".

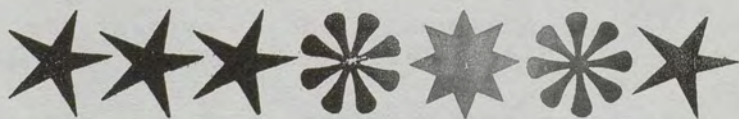
Cette article marque son début dans la grande presse démocratique du pays. Il continue sa lutte de journaliste socialiste, dans les pages de " La Roumanie ouvrière ", dénonçant les abus et l'exploitation des masses travailleuses.

Il plaide en faveur du vote universel, du droit de grève et du travail et il s'adresse surtout aux ouvriers, les appelant d'éveiller sa conscience, sa dignité humaine :

" Lis, lis, jour et nuit ! Dans les ouvrages écrits par des hommes en quête de vérité, tu trouveras la vérité toi aussi, elle te conduira vers un monde meilleur, plus juste, où tu ~~seras~~ seras un homme véritable ".

Panaft Istrati a été lui-même cet ouvrier, qui dans sa jeunesse et toute sa vie, il a eu cette soif toujours pas rassasiée.

VALERIU POPOVICI
Braïla





Les chardons du Baragan

A Tel-Aviv où notre amie Monique Jutrin, chargée de cours à l'Université, déploie une activité soutenue avec ses étudiants, elle fait connaître l'oeuvre de Panaït Istrati, de sa vie tumultueuse de vagabond, ensorcelé par la beauté de la terre et de l'amour pour le coeur humain. Cette activité de professeur et amie de Panaït Istrati commence à susciter l'intérêt des jeunes.

Monique Jutrin nous envoie quelques réflexions de lecture sur "Les Chardons du Baragan", dont les auteurs sont deux de ses étudiants.

Deux analyses qui ont une seule conclusion : l'art de conteur de Panaït Istrati qui étonne par sa concision. Et puis, le tempérament du poète-vagabond se demandant si les féeries racontées n'ont pas été un rêve, s'il les a vécus ...

Nous leur faisons place dans "Les Cahiers":

LECTURE DES " CHARDONS DU BARAGAN "

Au début, un paysage de rêve, merveilleux, fascinant et redoutable: le Baragan. L'affamé y meurt, le solitaire y rencontre Dieu. Qu'il est beau, pourtant, ce Baragan en septembre, à l'heure où le dernier berger le quitte. C'est alors que les chardons se mettent à rouler sur la plaine, poussés par le crivatz; la cigogne bat de l'aile et l'enfant fait des rêves fous.

L'on se interroge longuement sur ces étranges chardons qui font hurler de joie les gosses, tout en signifiant famine et sécheresse pour l'homme. Chardon méchant, épineux, semant la mauvaise graine et se mettant à danser sur tout le Baragan "comme des moutons dont la laine serait d'acier".

Alors commence l'histoire, - c'est "une histoire presque inouïe car elle tient de notre terre roumaine", - d'un garçonnet et de son père, ce Marine qui joue de la flûte à en oublier de manger, tant sa vie est "pitoyable et tristement belle" et de la mamouca qui ramasse le poisson. A la maison, le père s'occupe des tâches ménagères : il sale, sale le poisson, mais le poisson ne se vend guère.

"C'était cela, un pays riche, mal organisé, mal gouverné".

L'enfant Mataké voit et raconte... Lassés de voir pourrir le poisson, quittent un jour (le père et l'enfant) la mamouca, avec un vieux cheval et une carriole. Traverser le Baragan: la peur se mêle au plaisir de le voir enfin, car c'est l'obsession de tout enfant de pouvoir enfin courir après les chardons!

La vie recommence, la vie qui est "tristement belle", comme nous le dit Istrati. Et combien c'est vrai. Le beau, le laid, la joie des hommes, la tristesse de mamouca à leur départ. Et ces chardons, surtout, qui transportent à travers les saisons, à eux seuls, toutes les contradictions de la vie. Les images de la vie se succèdent comme un film tourné au hasard des événements. Suivant le fil du récit, nous participons aux courses les plus folles. Nous assistons impuissant à la mort du cheval et entendons Marine s'éloigner au son de sa flûte et de sa chanson "Ils sont partis les Olténiens".

Deux hommes partis à l'aventure, comme d'autres traversent le désert. Deux frères, deux amis, à la fois complices et compagnons: l'enfant et le père. "Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serai pas parti, non, pour rien au monde!... Ce premier mot que mon père m'adressa soudain en pleine solitude, je ne l'oublierai qu'à ma mort. Le responsable de cette aventure, c'était donc moi, un enfant de 14 ans".

Un père avouant à son fils son désir d'être un enfant. Un enfant avouant: "Je ne rêvais d'aucune grandeur, je rêvais tout court". Enroulés, tels des chats endormis, dans l'imaginaire et sa sensualité.

Le vieux Marine aurait continué à saler le poisson et serait mort sans doute en jouant de la flûte. C'est ainsi qu'il mourra, d'ailleurs. Mais il aura parcouru le chemin du poète et de sa révolte, il sera celui qu'on fusille lorsque sa musi-

que est jugée subversive. Sa mort acquiert ainsi une signification particulière et la figure de Marine elle-même rejoint le mythe du poète qu'on tue pour sa chanson.

Panaït Istrati décrit et raconte. Son art de conteur étonne par sa concision. Avec quelle magie fait-il revivre son pays et ses gens ! Dès le début, on s'embarque pour un voyage extraordinaire, et, comme dans les romans à tiroirs, un autre voyage se dessine, et encore un autre, et, jusqu'aux dernières lignes de l'histoire : "Où allons-nous Yonel ?" ... "Dans le monde, Mataké, les chardons à nos trousses !".

D'autres enfants courent sans doute encore derrière les chardons, mais, pour Yonel et Mataké, il est temps à présent de les devancer. C'est l'heure où les rêves d'enfant finissent, car la vie est " tristement belle ".

HANNY LAUFER

Les Chardons du Baragan : en quelque sorte le titre résume l'oeuvre. Dans son aridité, dans son immobilité, le Baragan symbolise l'oppression et la tyrannie. Les chardons, eux, sont mouvants et parfaits en leur forme ronde ; ils n'attendent que le crivatz pour s'élancer vers l'inconnu, emmenant avec eux ceux qui en ont le courage. La galopade des gamins derrière les chardons n'est rien d'autre que la poursuite éperdue de l'homme vers un ailleurs qui reste indéfini. Mais, les enfants croient profondément, ingénument que cette course les mènera vers une terre plus clémente ; du même coup, ils espèrent devenir des hommes, grâce à cette aventure. Ainsi, courir derrière les chardons offre l'espoir d'un espace autre et d'un temps autre, et l'expérience revêt les caractéristiques d'un véritable mythe, la course étant en quelque sorte l'initiation et l'itinéraire.

En fin de compte, l'histoire qui commence par une tragédie individuelle (la grande misère de cette famille de pêcheurs, la mort de la mère etc...), se termine par une tragédie collective (le massacre des paysans révoltés, la répression sanglante du gouvernement). Le père sera d'ailleurs fusillé au cours de la répression pour avoir chanté un refrain villageois qui lui vaut l'accusation d'"instigateur" ; ainsi se rejoignent à la fin du récit le destin individuel et le destin collectif, confondu dans la même horreur.

Les derniers mots du récit expriment le retournement des choses et des valeurs : "-Où allons-nous, Yonel ?". "- Dans le monde, Mataké, les chardons à nos trousses !".

Le monde n'est plus le lieu où la liberté se cueille en courant après les chardons. Cette fois, ce sont les chardons, dans ce qu'ils ont de blessant et de fatal, -symboles maintenant du malheur, -qui poursuivent les enfants. Et la course n'est plus une poursuite, mais une fuite.

Que reste-t-il de la randonnée fantastique, de l'espoir fou qui anime les deux amis au début de l'aventure ? En fait, au-delà du roman social, dédié aux victimes d'un régime tyrannique, ce récit révèle le tempérament d'un rêveur. Istrati n'est pas seulement cet homme assoiffé de justice qui a lutté contre toute forme d'oppression, il est également un poète, poète-vagabond, qui, conscient de ce que son combat a de dérisoire, choisit parfois de se réfugier dans l'imagination même si au bout de son rêve, il ne retrouve que la cruelle réalité.

Dès le début du récit, le narrateur précise que c'est poussé par l'espoir de la grande aventure qu'il a accepté d'accompagner son père dans sa folle entreprise pour vendre le poisson. Et il s'interroge passionnément : "Saurais-je où ils mènent, où ils vont ? Je savais que la plupart finissent par flamber, en craquant dans quelque soba. Mais les autres ? Ceux qui "font des histoires" ? Quels pays montrent-ils aux yeux du gamin ? Comment arrivent-ils à changer le sort de certains ?".

Il n'ignore pas cependant que la course derrière les chardons n'opère pas toujours des métamorphoses miraculeuses dans la vie des courageux partis à la l'aventure. Mais peu importe, ce qui l'attend, l'essentiel c'est le rêve même : " Ah ! combien je désirais m'entretenir avec quelqu'un qui me racontât des folies, qui me mentît, mais qui me permit de rêver un peu, d'oser ! Et les chardons n'étaient que rève et audace, invitation à changer ce qu'on a contre ce qu'on pourrait avoir, fût-ce le pire, car il n'y a rien de pire que le croupissement pour ceux qui aiment toute la terre".

Raconter des folies, mentir, rêver ; dans les termes utilisés se précise le but de la quête.

Plus tard, le héros n'aura pas de regrets, même à l'égard de son père : "...à chacun sa destinée ". Et effectivement, c'est toute la destinée qui dépend de la randonnée sur le Baragan. Non pas parce qu'elle mène quelque part, mais parce qu'il faut l'avoir vécue, parce qu'il faut avoir rêvé dans une vie d'homme. Et le souvenir de cette randonnée garde toute son intensité pour l'enfant devenu adulte-narrateur : " L'impossible vie frénétique !... Aujourd'hui, à vingt années d'écart, je suis encore à me demander si cette féerie-là n'a pas été un rêve, si mon enfance l'a vraiment vécue".

Souvenir d'autant plus émerveillé que la course fantastique a été vécue au moment même où la Roumanie connaissait "des jours atroces". Le rêve acquiert ainsi la valeur d'un refuge dans la tempête, d'une lueur dans les ténèbres. Lueur imaginaire, peut-être, mais qui réchauffe la vie des gamins miséreux et éclaire la mémoire du narrateur.

Cette féerie qu'il évoque avec tant d'exaltation, Panaït Istrati l'a vécue aussi, parcourant l'Europe entière comme les enfants de son récit parcourent le Baragan. Et s'il n'a pas toujours trouvé la Liberté ou la Justice au bout de sa course, il a découvert l'écriture. Ainsi, la folle randonnée d'Istrati, née peut-être d'un espoir pareil à celui de Yonel et de Mataké, engendre la création littéraire : Les Chardons du Baragan, ce tragique récit tout illuminé par le rêve écrit. Sans aucun doute, Panaït Istrati a dû courir derrière un " bon " chardon, un de ceux qui " font des histoires ".

GILA EISENBERG - BEIGEL



UN NOUVEAU LIVRE SUR PANAIT ISTRATI

Dans l'exégèse de l'oeuvre istratienne, le livre de notre amie Gabrielle - Marie Pinte : Panaït Istrati (Editions "Cartea româneasca", Bucarest) s'inscrit comme "dernière nouveauté". C'est une étude (200 pages) qui cherche à juger le "phénomène" Istrati par l'analyse immanente de son oeuvre.

En conséquence, l'oeuvre d'Istrati est étudiée dans sa structure et dans son univers, délimitant ainsi ses caractéristiques et par elle, le profil de l'écrivain.

" Affectif à excès, incapable d'ironie, dominé par talent et ses incurables nostalgies, exotique avec éclat et pathétique avec force", - voilà le portrait de l'écrivain Panaït Istrati, dont l'auteur du livre se sépare " avec une révérence"...

Par la profondeur et la justesse de l'analyse, de sa documentation et de ses conclusions, cette étude est une belle réussite littéraire. Gabrielle-Marie Pinte mérite nos félicitations.

JEAN ZAKHARIE



EDOUARD RAYDON

PEINTRE

ET ECRIVAIN



A la Maison du Colombier, à Beaune, il y a eu au début d'avril dernier, une exposition :

"QUARANTE ANS DE PEINTURE"

d'Edouard Raydon, fondateur de l'Association "Les Amis de Panaït Istrati", qu'il a présidé pendant six ans.

A cette occasion, notre ami a reçu l'éloge de toute la presse régionale et notamment de la critique.

Nous extrayons quelques passages de l'article, signé par POLEURY et qui a comme titre : "Avec Edouard Raydon, un merveilleux voyage à travers le temps, les paysages de France et les saisons".

"Une quarantaine d'huiles qu'on se plaît à regarder !, dit l'auteur de l'article. D'abord parce que les thèmes sont d'une extrême variété "géographique". Ensuite, parce que partout on retrouve une solide construction, de belles perspectives, des reliefs très évocateurs. On apprécie réellement cette palette qui ne se fige pas dans quelques dominantes. Au contraire, sa richesse l'a fait s'adapter à toutes les lumières, à toutes les saisons, à tous les paysages.

"C'est une oeuvre fort vaste, marquée par une unité certaine dans la fermeté de la manière dans laquelle néanmoins tout est différent parce que perpétuellement on change de région, d'heure, d'année ou de saison. C'est beaucoup de plaisir et des possibilités d'évasion très diverses que cette exposition offre à ses visiteurs. Paysages de France, d'un peu partout, de Hanovre, de Bruges!"

Puis, l'auteur de l'article s'occupe de la personnalité de notre ami, de ses années de formation comme peintre :

"Peintre, il est devenu sans doute parce qu'il a été élevé au bord de la Butte de Montmartre. Les jeudis et autres jours de vacances, il allait sur la Butte voir les peintres.

"Les dimanches, il allait au Musée du Louvre, parce que c'était la sortie la moins onéreuse : l'entrée était gratuite ... A huit ans, il connaissait Corot et tous les grands peintres. Plus tard, il fut influencé par Utrillo et par Vlaeminck (on le retrouve dans certaines de ses toiles). A ce dernier, il demanda un jour audience, fut reçu par l'artiste et y but son premier whisky.. Il trouva encore beaucoup d'encouragement pour persévérer.

"Et il a persévéré fort heureusement".

+ + +

Les citations, qui précèdent, définissent bien le beau et le vigoureux talent dans la peinture de notre ami Edouard Raydon, semblable à son style classique dans l'écriture. "Les Amis de Panaït Istrati" n'oublie aussi que Raydon a écrit un beau livre biographique sur Panaït Istrati, vagabond de génie, - préfacé par l'académicien Joseph Kessel, - et qui se trouve épuisé actuellement.

Nos affectueux compliments à Edouard Raydon, grand ami et istratien de la première heure, de coeur et de geste.

JEAN STANESCO



LES ARCHIVES PANAIT ISTRATI



Jeudi 18 novembre prochain s'ouvrira à Paris, dans la bibliothèque de l'Institut Coopératif, 7 Avenue Franco-Russe, le Centre de Documentation Panaït Istrati.

Sous la responsabilité de M-me **Desroches**, ce centre de documentation permettra aux amis de Panaït Istrati, aux étudiants, aux chercheurs, aux historiens, de se documenter sur place sur la vie et l'oeuvre de l'écrivain. Ce Centre de documentation doit contenir :

1. Toutes les oeuvres éditées du vivant de Panaït Istrati.
2. Des photocopies des manuscrits et des inédits.
3. Des copies de la Correspondance.
4. Les articles et les interviews de Panaït Istrati (1907-1935).
5. Des copies des articles de Presse concernant Panaït Istrati.
6. Les monographies, les thèses et les études parues en France et à l'étranger.
7. Des bandes magnétiques de témoignage.
8. Un album photographique (plus de 200 photographies de l'écrivain)
9. Un Dossier sur son voyage en U.R.S.S.
10. Enfin un fichier chronologique de la vie et un fichier bibliographique des oeuvres de Panaït Istrati, de même que sur ses oeuvres.

Tous ces documents seront rassemblés petit à petit, au fur et à mesure de nos découvertes et de l'amabilité des possesseurs de documents. Déjà la moisson est abondante. Nous remercions tous ceux qui nous ont fait confiance et à qui nous sommes redevable de tant de documents précieux. Il nous faut remercier particulièrement M-me Marga Istrati, Alexandre Talex, Jean Stanesco, Edouard Raydon, Valeriu Popovici, Jean Silvain, Marie Paol, le docteur Gillard et sa femme, Lucien Enesco.

Nous ferons inlassablement appel à tous ceux qui deviennent des documents de Panaït Istrati, pour nous permettre d'en prendre copie. Merci d'avance à tous et qu'on se le dise.

MARCEL MERMOZ

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

Institut Coopératif, 7 Avenue Franco-Russe
(Métro Iéna)

JEUDI 23 SEPTEMBRE, à 18 h.

Ordre du Jour

- Bilan 1976 de l'Association
- Projection diapositives Istrati.



AUX AMIS DISPARUS...

JEAN MALRIEU .-Notre ami, le poète Jean Malrieu, rédacteur en chef de la revue littéraire "Sud", est mort subitement cet été.

Il a débuté, en 1950, comme poète dans "Les Lettres Françaises" et comme romancier dans les pages de la revue "Europe".

Dans la même année, il a fondé la revue "Action poétique", avec Gerald Neveu.

Son oeuvre poétique a été couronnée par les Prix Apollinaire (1954), Artaud (1963) et le Prix de l'Académie française (1972).

" Dévoué à sa terre natale, d'enfance et d'amour, il faisait une jonction permanente, lumineuse et mobile " entre le langue d'oc et la France.

Dans le but de promouvoir et de diffuser la poésie, Jean Malrieu a fondé l'Association "Sud", dont l'organe d'expression est la revue valeureuse qui porte le même nom. Dans les pages de cette revue a été publié, il y a quelques années, la Correspondance entre Panaït Istrati et Nikos Kazantzaki.

Jean Malrieu avait été des premiers à répondre à notre appel et il avait proposé qu'un numéro spécial de la revue "Sud" devait être consacré à Panaït Istrati.

A la famille du disparu et à toute la rédaction de la revue, nous adressons nos condoléances émues.

+ + +

KLEBER HAEDENS.- Conteur avec éclat, critique littéraire de grand prestige et journaliste bien apprécié, Kléber Haedens nous a quitté avant que "l'été finit sous les tilleuls"...

Il laisse une oeuvre littéraire, riche et variée / douze romans qui ont lui valu trois prix littéraires, entre autres Grand Prix du roman de l'Académie française. Il a écrit également "Une histoire de la littérature française", "Une anthologie de la poésie française", "Paradoxe sur le roman" et une pièce de théâtre " Le Duc de Reichstag". Journaliste de talent, il soutenait la critique littéraire dans "Journal de Dimanche".

Kléber Haedens aimait avec chaleur l'oeuvre de Panaït Istrati, qu'il a mentionnée dans son "Histoire de la littérature". Il a été parmi les premiers qui ont salué, en 1969, la réédition de cette oeuvre par Gallimard, écrivant un bel article intitulé : " Enfin Panaït Istrati, le vagabond roumain, sort du désert".

Sa mort prématurée, nous peine comme un deuil personnel.

+ + +

VALERIU POPOVICI-. Un autre ami cher que nous avons perdu cet été. Journaliste roumain, il travaillait dans la presse de Braïla, où il a salué notre premier numéro : "Ces Cahiers trimestriels représentent un bel hommage français apporté à l'écrivain qui était né dans la ville de Braïla"

Correspondant des "Cahiers" à Braïla, il nous a envoyé un article que nous publions dans ce numéro.

A Madame Popovici, à ses enfants, nous donnons l'assurance que les Amis d'Istrati en France ne les oublieront pas.

+ + +

MARIO BROCHI, fondateur de la bibliothèque de Ravenne (Italie) et notre ami est mort subitement ce printemps. Nos condoléances à sa famille.



BUSTE DE PANAIT ISTRATI, A BRAILA

Ce buste, oeuvre du sculpteur Oscar Han, érigé par la Municipalité de la ville, a été inauguré il y a quelques années dans le Jardin Public, derrière la Maison Thüringer, face au Danube. Ce jardin, tant aimé d'Istrati, parce qu'il lui trouvait une ressemblance avec "les jardins suspendus de Sémiramis"...



NOUVELLES... INDISCRÉTIONS... NOUVELLES...



Le lycée "Panaït Istrati", de Braïla, a organisé un cycle de manifestations dédiées à son patron. Pendant trois jours, le souvenir d'Istrati a été évoqué par :

- une exposition de livres, en collaboration avec la Bibliothèque de la ville, ouverte au Cercle de lecture du lycée ;
- une conférence du professeur Jean Ganéa, ayant comme thème "Kyra Kyralina dans le folklore roumain", suivie par la projection du film "Codine",
- un récital de poésie, dédié à Panaït Istrati, soutenu par les élèves en face de sa statue, dans le Jardin Publique.;

L'initiateur et le metteur en scène de ces manifestations a été le professeur MARIE COGALNICEANU, admiratrice dévouée de notre grand ami et notre amie-correspondante à Braïla.

+ + +

La maison d'éditions "Cartea româneasca" (Le Livre Roumain) a inscrit dans son programme pour l'année 1977, un titre cher à nous, tous : LA CORRESPONDANCE ENTRE PANAIT ISTRATI ET ROMAIN ROLLAND.

Plus de 400 lettres seront publiées dans le cadre d'une édition bilingue, en deux volumes, annotées. La version roumaine de cette correspondance appartient à notre ami Alexandre Talex.

Madame Marie Romain Rolland et Madame Margareta Panaït Istrati ont donné, en principe, leur "feu vert" pour cette édition d'une très grande valeur autobiographique, ayant en même temps d'importantes implications dans l'atmosphère littéraire et sociale d'entre les deux guerres mondiales.

+ + +

Un compte-rendu, sur "Panaït Istrati, vagabond de génie" d'Edouard Raydon, a paru dans la revue roumaine "LA FAMILLE" (janvier 1976), signé par notre ami Paul Teodoresco.

On signale, également :

- La parution d'un livre intéressant "Souvenirs sur le vieux mouvement révolutionnaire" (Editions Minerva, Bucarest 1976) et où Panaït Istrati est mentionné à la page 310.

- Une page d'émouvants souvenirs sur Istrati dans le "Journal" du critique roumain Octave Sulutiu, Editions Dacia 1975. (page 269).

+ + +

Notre ami Alexandre Talex a déposé, aux Editions "Cartea româneasca", son manuscrit intitulé : "Panaït Istrati autobiographique. Première partie : Comment je suis devenu écrivain (1884-1927)".

C'est une reconstitution de la vie et du credo littéraire et social d'Istrati, du genre "par lui-même", mais pas tout-à-fait comme dans le modèle français. Ici, Istrati s'adresse directement au lecteur, sous la forme d'une confession, divisée en 17 chapitres.

L'ouvrage est complété par un Addenda qui contient : Chronologie de la vie de Panaït Istrati ; Bibliographie de et sur l'oeuvre istratienne ; Anthologie critique ; L'homme et l'écrivain jugé par ses contemporains et la postérité ; Post-scriptum à une édition bilingue (étude critique sur l'édition de l'oeuvre d'Istrati dans son pays d'origine).

La deuxième partie de l'ouvrage continue la reconstitution de la vie d'Istrati, de l'an 1928 jusqu'à sa mort, ayant comme titre : "Panaït Istrati autobiographique. La confession d'un vaincu", ayant comme chapitre final : Le "cas" Panaït Istrati. Entre calomnie et vérité.

Dès sa parution en Roumanie, nous organisons, par souscription, une traduction française, digne d'un tel ouvrage.

ESPRIT 19, rue J. P. 6
C.C.P. 11 51

**RETOUR
DU POLITIQUE**

MARCEL GAUCHET :
Réflexions sur l'État totalitaire,
sur l'impossibilité d'une société
non divisée, sur les fondements
de la démocratie

PAUL THIBAUD :
Une lecture politique
du « Goulag »

OLIVIER MONGIN :
Quelques livres sur la politique,
l'État et l'autogestion

DOMINIQUE WOLTON :
Contre la sexologie

CHARLES D'ARAGON :
Souvenirs de l'été 44

Belfast
Le congrès de la CFDT
A propos de Maurice Clavel
La foi des incroyants

JUILLET-AOÛT 1976, 13 F

« ceux qui nous aiment »

LA TOUR DE FEU

N° 129

MARS 1976

• PROBÊTES ET PROPHÊTES •

Précédemment parus :

FANTOMAS? C'EST MARCEL ALLAIN! (160 pages illustrées)	10 F
SOCIALISME A L'ÉTAT SAUVAGE (190 pages)	10 F
LE TAROT DE JARNAC (200 pages illustrées en couleurs)	18 F
SUS AUX POÊTES! (32 pages)	6 F
L'ESPAGNE AU CŒUR (200 pages)	15 F

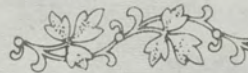
PIERRE BOUJUT — 16 200 JARNAC
C.C.P. 513.99 Bordeaux

PLEIN CHANT

cahiers poétiques, littéraires et champêtres

Edmond Thomas, à Bassac
11 120 Châteauneuf-sur-Charente
C.c.p. 1 787 79 Bordeaux

Abonnement simple : 4 cahiers : 35 francs
Etranger : 40 francs - Par avion : 45 francs

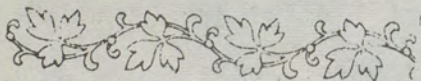


**DÉFENSE DE
L'HOMME**

REVUE MENSUELLE
RÉGIME INTÉRIEUR

10 numéros 20,00 F.

Louis DORLET, B.P.53, Le Goffe-
Juan, 06220 Vallauris.



SUD

REVUE LITTÉRAIRE

Administration : Yves BROUSSARD
Rue Peyssonnel, 11
13003 MARSEILLE

APPEL A TOUS

Les prix croissant du papier, de l'impression, des transports menacent l'activité de tous les groupements dont le but, comme le nôtre, est placé au-dessus du ventre et des intérêts grossiers. Pour tenir, nous devons être nombreux. Pourtant VOUS POUVEZ NOUS AIDER : En contractant un abonnement de propagande (nous créons un abonnement à cinq exemplaires; En nous trouvant de nouveaux abonnés, dans tous les cas en nous fournissant des adresses de sympathisants réellement susceptibles de s'abonner; En nous cherchant des dépositaires solvables; En nous demandant des listes de souscription et en les faisant circuler.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

Abonnement annuel 15 F - Abonnement de propagande à cinq exemplaires 50 F

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 04

NOTE - Les n° 1 à 16 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

Directeur de publication : Marcel MERMOZ - Cité Horlogère - 42, rue du Dr-Santy 26000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Imprimé par : LES AMIS DE PANAIT ISTRATI - 42, rue du Dr-Santy 26000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Les Amis de PANAIÏ ISTRATI

(Association 1901 sans but lucratif)

Buts : L'association des "Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panaït Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le "Centre de documentation Panaït Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7, avenue Franco-Russe, Paris (75007). Un 2^e Centre de documentation est prévu à l'Université de Nice.

COMITÉ D'HONNEUR

Président : Joseph KESSEL, de l'Académie Française

Mmes Eléna KAZANTZAKI, écrivain, Genève

Monique JUTRIN-KLENER, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv

Margaretta ISTRATI, veuve de l'écrivain, Bucarest

MM. Henri COLPI, cinéaste, metteur en scène du film Codine

Marcel BARBU, fondateur des "Communautés de Travail"

Benigno CACÉRÈS, Président de "Peuple et Culture"

Henri DESROCHES, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes

Jean-Marie DOMENACH, directeur de la revue "Esprit"

MM. Georges FRIEDMANN, sociologue, professeur à l'École Pratique des Hautes Etudes

Julian GORKIN, écrivain

Jean GUEHENNO, de l'Académie Française

Jean GUÉNOT, professeur à l'Université Charles V

Léo HAMON, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne

Michel HAMLET, journaliste

Armand LANOUX, de l'Académie Goncourt

Yves RÉGIS, président des Coopératives Ouvrières de Production

Jean STANESCO, co-fondateur des "Amis de Panaït Istrati"

Alexandre TALEX, journaliste, Bucarest

Edgar MORIN, sociologue

Comité d'Action

Marcel MERMOZ Président

Paulette RIBY Vice-Présidente

Jean STANESCO

Marcel BARBU Trésorier

Gilles MERMOZ Secrétaire

Mme Sarah SAFIR-LICHNEWSKY

Membres Correspondants

Mmes JUTRIN-KLENER - Professeur - Israël

Mogha WASSEF - Archéologue - Egypte

Maria COGALNICEANU - Professeur - Roumanie

Cornelia TOMESCU - Professeur - Roumanie

MM. Alexandre TALEX - Journaliste - Roumanie

Vasile POPOVIC - Journaliste - Roumanie

Conseil d'Administration : Marcel BARBU - Guy LEMONNIER - Gilles MERMOZ
Marcel MERMOZ - Paulette RIBY - Jean STANESCO

PANAÏT ISTRATI

ŒUVRES CHOISIES

GALLIMARD (4 volumes)

I. LES RÉCITS D'ADRIEN ZOGRAFFI

Kyra Kyralina (Préface par Romain Rolland)

Oncle Anghel

Présentation des haïdoucs

Domnitza de Snagov

(Préface de Joseph Kessel)

II. LA JEUNESSE D'ADRIEN ZOGRAFFI

Codine - Mikhaïl - Mes départs

Le pêcheur d'éponges

III. Préface à ADRIEN ZOGRAFFI

LA MAISON THÜRINGER

LE BUREAU DE PLACEMENT

MÉDITERRANÉE (*Lever du soleil*)

MÉDITERRANÉE (*Coucher du soleil*)

I. MOUSSA

Une soirée théâtrale à Damas

II. *Qui est l'auteur d'Hamlet*

III. *Moines du Mont-Athos*

IV. *Les passions du Lac-Salé*

V. *Mort de Mikhaïl*

IV. Les chardons du Baragan

Tsatsa Minka - Nerant-soula

Pour avoir aimé la terre

APPEL A TOUS

Les prix croissant du papier, de l'impression, des transports menacent l'activité de tous les groupements dont le but, comme le nôtre, est placé au-dessus du ventre et des intérêts grossiers. Pour tenir, nous devons être nombreux. Pourtant VOUS POUVEZ NOUS AIDER : En contractant un abonnement de propagande (nous créons un abonnement à cinq exemplaires ; En nous trouvant de nouveaux abonnés, dans tous les cas en nous fournissant des adresses de sympathisants réellement susceptibles de s'abonner ; En nous cherchant des dépositaires solvables ; En nous demandant des listes de souscription et en les faisant circuler.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

PRÉNOM

PROFESSION

ADRESSE

Abonnement annuel 15 F - Abonnement de propagande à cinq exemplaires 50 F

Joindre le titre de paiement au bulletin d'abonnement, virement postal ou chèque bancaire 45 La Source 30122 94

NOTE - Les n^{os} 1 à 18 (ancienne série) sont disponibles (en photocopie) à 10 F l'exemplaire

Directeur de publication : Marcel MERMOZ - Cité Horlogère - 42, rue du Dr-Santy 26000 VALENCE - Tél. 43.29.92

Imprimé par : LES AMIS DE PANAIÏ ISTRATI - 42, rue du Dr-Santy 26000 VALENCE - Tél. 43.29.92

